

Les combats de Jan Michalski

Frédéric Pajak

Le dessinateur et écrivain Frédéric Pajak rend hommage à l'éditeur Jan Michalski, son ami, décédé il y a quelques jours à l'âge de 49 ans.

Devant la mort d'un ami, il n'y a que l'incrédulité, la douleur, le silence. Et puis viennent les mots, les balbutiements, les lieux communs, comme si cette mort, en nous agressant injustement, devait nous faire parler à haute voix. Jan Michalski était un éditeur, c'est-à-dire un homme qui croyait aux mots. Il y a consacré les quinze dernières années de sa vie, avec tout l'orgueil et l'exigence que réclame cette passion.

Avec sa femme Vera, publiant initialement la littérature des pays de l'Est, ils ont créé les Editions Noir sur Blanc en Suisse romande en 1986, puis à Paris en 1990 et à Varsovie en 1991. Depuis deux ans, tous deux ont entrepris de ressusciter une prestigieuse maison parisienne livrée à l'oubli: Buchet-Chastel. J'ai vu Jan rêver devant les trésors du catalogue passé, et rêver plus encore de celui qu'il restait à faire, sans restriction de genre – fiction, histoire, philosophie, religion, environnement, musique, peinture. Il aimait les beaux livres, les livres rares, et traînait volontiers chez les bouquinistes, moins par goût de la poussière que pour imaginer un prochain livre ou une collection.

Quoi qu'il mît en œuvre, il se nourrissait du passé. C'était un homme «classique» qui aimait révolutionner, se montrer là où on ne l'attendait pas. Ainsi, ses goûts étaient toujours déconcertants. Impossible de les connaître par avance. Il était à la fois malicieux et grave, désinvolte et sévère. Son œil droit riait, tandis que l'œil gauche analysait, à l'image de ce qu'il publiait.

Ce n'est pas rien d'être un éditeur. Il faut aimer mettre les autres dans la lumière, et pour cela il faut savoir rester dans une certaine ombre sans faire de l'ombre. Il faut aimer les mots des autres, leurs excès, leurs ruses, leurs approximations, et les devinettes sans réponse qu'ils recèlent. Il faut beaucoup de patience, et encore plus d'impatience. Ce métier, Jan l'apprenait tous les jours – et il donnait l'impression de sans cesse apprendre, de se laisser convaincre; en réalité, il avait son opinion et n'en démordait guère.

Nous nous connaissions depuis plus de quinze ans. Je me souviens de toutes nos conversations. Je me souviens de nos silences. Je me souviens de tout, et d'un des premiers livres que Jan et Vera ont publié, en 1987: Proust contre la déchéance, un court essai rédigé par le peintre Josef Czapski entre 1940 et 1941 lorsqu'il était prisonnier en Union soviétique, avec quatre mille officiers polonais, dans le camp de Starobielsk – seuls soixante-dix-neuf d'entre eux survécurent. Certains détenus avaient alors entrepris de donner des conférences à leurs camarades sur des

sujets militaires, historiques, artistiques ou littéraires, afin de surmonter leur abatement et leur angoisse. Czapski fut déporté dans le nord de la Russie, et c'est dans le couvent désaffecté de Giazowietz qu'il dicta à deux amis lieutenants les notes de ces conférences sur Proust, dans une «froide et puante salle à manger».

Cet ouvrage, publié avec les Souvenirs de Starobielsk du même auteur, est l'œuvre d'un peintre, un peintre polonais, prisonnier, et qui se souvient d'un écrivain français pour ne pas désespérer. Je crois qu'on ne peut pas faire mieux pour débiter dans l'édition, même si ces livres n'ont pas été accueillis comme ils auraient dû l'être. Ils sont révélateurs de l'enthousiasme de Jan pour la littérature, pour l'art et, surtout, pour la mémoire. Ils sont annonciateurs de ce qu'il entreprendrait. Car Jan a poursuivi sa tâche, qui consiste notamment à faire partager la culture de son pays à ce public francophone souvent réprimé par l'indifférence des médias et de l'intelligentsia – tant il est vrai que la curiosité intellectuelle n'est pas la même dans le Paris blasé que dans Varsovie si longtemps censurée. Aujourd'hui, il suffit de consulter le catalogue des Editions Noir sur Blanc pour mesurer l'énormité de cette passion: une centaine de titres, du célèbre Pan Tadeusz de Mickiewicz, en passant par les Pensées échevelées de Lec, illustrées par Topor, jusqu'aux entretiens étourdissants avec le père.

Mais Jan a fait mieux: avec Vera, ils ont édité en Pologne, à la même enseigne, les livres des auteurs occidentaux: Umberto Eco, Charles Bukowski, Henry Miller, Blaise Cendrars et tant d'autres. Tandis qu'en France les livres polonais ou russes se font difficilement un chemin vers leur public, en Pologne les œuvres occidentales rencontrent un succès considérable. Est-ce donc si étonnant?

Au début de l'été, nous marchions dans les rues de Paris. Jan me posait quelques questions sur mon grand-père polonais, émigré en France au lendemain de la Première Guerre mondiale, qui avait travaillé dans les mines du Pas-de-Calais avant d'étudier l'art du portrait dans la capitale. Il me confia alors que c'était en mémoire de ces émigrés qu'il avait, avec sa femme et son frère, redonné vie à la célèbre Librairie polonaise du boulevard Saint-Germain. J'ai ressenti une fois encore combien le passé comptait à ses yeux, et combien il savait y lire le présent.

Peu avant sa disparition, Jan m'a offert un des grands bonheurs de ma vie en m'invitant chez lui à Varsovie – où je n'étais jamais allé. Nous avons frissonné devant les dessins originaux de Bruno Schulz. Il a voulu me montrer le meilleur de son pays: et ce fut inoubliable. Une autre émotion pour moi fut de découvrir dans les librairies de Varsovie les œuvres de Slawomir Mrozek côtoyant celles de Nicolas Bouvier, aux mêmes Editions Noir sur Blanc.

Jan ne se livrait guère aux confidences. Comme tant de Polonais, sa famille avait connu les persécutions soviétiques, les camps de Sibérie: il ne s'apitoyait pas. Il tournait la page, cherchait à créer ou à renforcer des liens entre l'Europe de l'Est et celle de l'Ouest. Lorsque le bloc communiste a disparu, lorsque s'est effondré le mur de Berlin, Jan était prêt, car il avait saisi depuis longtemps la véritable étendue du monde. Il parlait plusieurs langues, passait parfois de l'une à l'autre dans la conversation pour parler un langage bien à lui. Les petites discussions, les engouements de circonstance, la bonne pensée, voire les magouilles de Saint-Germain-des-Prés ne l'impressionnaient pas: il avait une vision cosmopolite de la culture. Son opinion était souvent provocatrice, que ce soit à propos des rapports sociaux ou de la politique; et même s'il donnait ses commentaires avec un certain détachement, ce n'était jamais irréfléchi. Il confiait peu de clés pour se faire comprendre, sans doute parce qu'il n'aimait guère affliger les autres de son savoir, de ses goûts, de ses intuitions. C'était un homme d'une extrême pudeur, soucieux des siens,

attentif aux autres, fier comme un Polonais et secret comme un vrai voyageur. Il est parti beaucoup trop tôt, mais je sais que le chantier démesuré qu'il a entrepris, à la fois intellectuel, artistique et éthique, sera compris dans les années qui viennent, parce que l'Europe trouvera sa dimension dans les pays de l'Est et dans cette Pologne où l'on parlait français pour ne pas partager la langue de l'occupant. Je sais qu'il sera compris, parce qu'il était un visionnaire; et ce qui passait pour une douce folie se lira comme une forme malicieuse de la sagesse.